

LE BOUC AUX YEUX HUMAINS¹

CONTE JUIF

Non loin de la ville de Kotzk (dans la région de Lublin), en Pologne, vivait jadis le tricoteur Leib. Il se levait à l'aurore pour tricoter ses trois paires de bas qu'il emportait, une fois terminées, au marché de la ville. Avant le soir, il les vendait et achetait de la nouvelle laine pour se remettre à l'œuvre dès l'aube. Ainsi s'écoulaient les jours et les années. Ne disposant guère de temps libre, l'homme n'avait point d'instruction. Il ne savait ni lire ni écrire ; quant à la sainte Torah, il en avait simplement entendu parler. Ceci le tourmentait beaucoup. « Je suis vieux, pensait-il, mais les enfants pourraient m'apprendre l'alphabet. Je vais bientôt mourir, et je ne pourrais même pas déchiffrer le verdict lors du jugement suprême ».

Leib connaissait toutefois une joie : sa tabatière pleine de bon tabac. Lorsque, pendant son travail, il en prenait une pincée pour en tirer de bonnes bouffées le monde lui paraissait tout de suite plus gaie. Ses yeux se mettaient à briller et ses doigts reprenaient vie, comme s'il avait bu un élixir. Leib allait chaque semaine chercher du nouveau tabac, qu'il fumait toujours jusqu'au dernier brin.

Un soir justement, il s'en revenait, ayant rempli sa tabatière. Il sifflotait d'un air joyeux, heureux d'avoir gagné un peu plus d'argent que de coutume et pensant avec délice au moment où il fumerait sa pipe ; à cette idée, il souriait comme un bienheureux et en avait même oublié son ignorance. Mais les larmes de la joie et

¹ Extraits des Contes Juifs, racontés par L. Pavlat, éd. Gründ. 1986, p. 166. Paru dans la revue *Le Fil d'Ariane*, n° 33, printemps 1988, p. 85, choisi par Marguerite Goupy.

de la peine ne se distinguent pas et, moins d'une heure plus tard, Leib sombrait dans le désespoir : en arrivant chez lui, il chercha dans sa poche, mais n'y trouva plus sa tabatière. Il sortit en courant du logis, inspectant avec sa lanterne chaque rue par où il était passé, mais en vain : la tabatière était bel et bien perdue. Leib éclata en sanglot. – Seigneur, quelle existence nous menons, nous autres Juifs ! Nos ennemis ont dévasté le Temple sacré, ils nous ont chassés de la Terre Sainte. Tu nous as dispersés parmi les nations, et notre vie n'est que tracas et souffrance. La seule chose que Tu nous aies laissée est Ta Torah, Ta Loi. Mais moi, j'ai passé toute ma vie à tricoter et à vendre des bas. Je n'ai pas appris à lire, et mon bonheur n'a point été l'Écriture, mais ma tabatière pleine de bon tabac. De quoi me suis-je rendu coupable, pour ne même plus avoir le droit de fumer ma pipe ? Pourquoi m'avoir privé de ma tabatière ? Leib, éploré, se mit à errer sans but. Il s'était éloigné de sa maison, et se retrouva bientôt au milieu des champs et des bois. Dans l'herbe d'une grande clairière, il s'effondra, rompu de chagrin, le cœur brisé de douleur, lorsqu'il entendit un puissant piétinement. La terre en fut secouée à l'instar d'un bateau sur la mer démontée, et Leib se retrouva sur le dos. Lorsqu'il revint à lui, il ne sut s'il était en plein rêve, ou éveillé : devant lui se tenait un bouc gigantesque. Ses pattes étaient plus hautes que les arbres les plus grands, son corps se dressait comme un imposant rempart. De ses cornes immenses, qui s'élevaient jusqu'au firmament, le bouc toucha les étoiles qui se mirent à chanter et à glorifier Dieu pour Son amour et Sa grâce infinies. Mais le plus étrange chez le bouc, étaient ses yeux verts. Ils posaient sur Leib un regard doux et paisible qui n'était pas celui d'un animal, mais d'un homme bon et compatissant.

-Pourquoi es-tu si triste ? demanda le bouc au tricoteur. Qu'est-ce qui t'afflige?

Reprenant courage, Leib conta son malheur. A la fin, le bouc hocha la tête : - S'il ne t'est rien arrivé de plus grave, il m'est facile de t'aider, fit-il. Je vais me pencher vers toi et tu couperas de mes cornes ce dont tu as besoin pour une nouvelle tabatière. Leib sortit aussitôt son couteau. Le bouc baissa la tête et le tricoteur en tailla un bout juste assez grand pour tenir dans sa poche.

Le lendemain, Leib bourra sa pipe avec le tabac de sa nouvelle tabatière. Il en prit une première pincée, puis une deuxième, mais le tabac ne diminuait pas. C'était là une chose tout à fait extraordinaire, mais plus extraordinaire encore était l'arôme que dégageait le tabac. La tabatière l'avait complètement transformé. En le fumant, Leib avait l'impression de humer les encens du Temple de Salomon. Il n'avait jamais rien respiré de plus agréable et, bientôt, il se rendit compte que son esprit lui-même n'avait plus sa naïveté

d'antan. Plus il fumait et plus il savait de choses. La tabatière était un maître qui transmettait par l'odeur du tabac son enseignement et, dans chaque bouffée, se cachait une leçon.

La nouvelle de la tabatière extraordinaire du tricoteur se répandit vite. Chacun voulait savoir comment il l'avait acquise ; riches et pauvres demandaient à en respirer le parfum délicat. Jour et nuit, les voisins frappaient à la fenêtre de Leib qui ne put bientôt plus quitter sa maison sans qu'aussitôt la foule se pressât autour de lui. Alors, il ne put garder davantage le silence. Il révéla son secret et décrivit le lieu où venait le bouc miraculeux aux yeux humains.

Lorsque, le lendemain, Leib se rendit au marché pour vendre ses trois paires de bas habituelles, une surprise l'attendait. Le tanneur Yaakl était devant sa maison, tirant d'un air satisfait sur sa pipe, et il lui montra de loin une tabatière semblable à la sienne. La nuit suivante, ce fut au tour de Pinhsl de recevoir la tabatière magique des cornes du bouc, puis à celui du tailleur Dov. Chaque matin, le cadeau du Paradis faisait un nouvel heureux parmi les gens des alentours, et il fit aussi grandir la sagesse des Juifs de cette région.

Jusqu'alors, Leib continuait de vivre comme par le passé - si ce n'est qu'il recevait davantage de visites. Tout en tricotant ses bas, il s'entretenait avec les hassidim de questions érudites, se montrant déjà plus docte que maint rabbin, ayant résolu de nombreux problèmes. Lui-même, néanmoins, n'avait toujours pas trouvé la réponse à ses interrogations : - D'où venait le bouc miraculeux ? Comment se faisait-il que la tabatière taillée dans sa corne ait procuré cette sagesse digne des savants ? Et que signifiaient ses yeux humains ? Où qu'il allât, Leib ne laissait pas de penser au bouc, de même que tous ceux qui avaient aperçu la bête extraordinaire. Celle-ci avait changé leur vie. Dans leur tabatière à tous, était caché le pouvoir mystérieux d'un maître inconnu, capable de faire comprendre les lois divines même au plus ingénu. Ainsi s'écoulèrent plusieurs mois. Le jour du Pardon, le grand jour du jugement qui scelle dans le divin registre le destin de chaque Juif, était proche, lorsque l'on annonça que le bouc aux yeux humains avait disparu. Plusieurs nuits de suite, il n'apparut pas dans la forêt, et ceux qui étaient venus afin d'obtenir une tabatière de sa corne, s'en retournèrent déçus.

-Où est le bouc ? demandèrent-ils à Leib. C'est à toi qu'il est apparu la première fois. Ne connais-tu point son mystère ? Ne sais-tu pas où il s'en est allé ? Leib se contentait de hocher la tête négativement, mais l'angoisse oppressait sa poitrine. Cette nuit-là, il fut long à s'endormir et, quand il ferma enfin les yeux, il vit en songe une petite pièce dans laquelle se tenait un vieil homme.

-Leib, lui dit celui-ci, rends-toi dès demain à Kotsket va trouver Rabbi Menahem Mendel. Il te dira où est le bouc.

Le lendemain matin, Leib, pour la première fois de sa vie, ne tricota point de bas. Dès son réveil, il partit pour Kotsk, mais le chemin lui pesait. « Rabbi Menahem Mendel est un grand Tzaddik, un homme saint comme il n'en naît pas chaque jour, pensait-il. Et s'il ne me reçoit pas ? Et même s'il me reçoit, pensait-il, puis-je lui dire que je viens le trouver simplement à cause d'un rêve étrange ? » L'après-midi était avancé lorsque Leib frappa à la porte de la maison du rabbin. Le Tzaddik en personne vint lui ouvrir, et Leib demeura stupéfait. Devant lui se tenait le vieillard de son rêve. Il portait le même caftan et la même calotte que dans le songe, et Leib reconnut également le son de sa voix.

-Tu es le dernier, fit Rabbi Menahem Mendel, comme s'il connaissait Leib depuis longtemps et attendait sa visite. Entre. Déconcerté, Leib pénétra dans la maison, mais sa surprise grandit encore. Dans la petite pièce sombre ne se distinguaient que des visages connus : il y avait là le tanneur Yaakl, le tonnelier Pinhesl, le tailleur Dov, et tous ceux qui avaient reçu une tabatière du bouc prodigieux aux yeux humains.

Leib prit place. « Que signifie tout ceci ? se demandait-il. Aurions-nous eu le même rêve ? » Il voulait déjà poser la question mais, comme personne ne parlait, il n'osa pas rompre le silence. « Et bien, patientons un peu », pensa-t-il. Avec précaution, il sortit alors la tabatière magique de sa poche et bourra sa pipe dont il tira une bouffée ; Yaakl alluma également la sienne, puis Pinhesl, imités bientôt par tous les visiteurs. La petite chambre s'emplit de fumée. Mais ce n'était pas une fumée ordinaire : l'odeur exhalée par toutes ces tabatières magiques semblait provenir du Paradis. A présent, ce n'était plus seulement les mystères des traités sacrés qui s'ouvraient à Leib et à ses compagnons : le savoir du maître inconnu les élevait à la connaissance supérieure, celle des choses célestes. Leib ne savait déjà plus pour quelle raison il était venu voir Rabbi Menahem Mendel, ni même si c'était le jour ou la nuit. Les heures défilaient, sans que personne n'eût encore prononcé un seul mot. Puis la fumée miraculeuse se dissipa légèrement. Le charme disparut, et Rabbi Menahem Mendel prit la parole :

-Les gens vous demandent où est le bouc, dit-il doucement. Ils pensent que si vous avez reçu la tabatière de sa corne, ils la recevront aussi. Mais vous, qui savez plus que les autres mortels, vous devez connaître la vérité. Le bouc ne donnera plus de tabatière à personne. Ses cornes, qui distribuaient la sagesse et le bonheur, ne touchent déjà plus le ciel. Il ne lui en est même pas resté le plus petit bout.

Leib considéra le visage du rabbin. A cet instant, il se rendit compte qu'il avait les mêmes yeux verts que l'animal, et que le bouc mystérieux, le maître invisible qui consolait les affligés et enseignait les ignorants, n'était autre que le tzaddik lui-même. Rabbi, s'exclama Leib, et tous les autres avec lui. Chacun s'était levé soudain, et se précipitait vers le tzaddik. Mais celui-ci recula d'un pas.

-Tout ce que je pouvais vous donner, je vous l'ai donné, dit-il d'un ton las. Maintenant allez répandre ce que je vous ai transmis. Il tendit sans mot dire la main à chacun, et après le départ de ses disciples, il s'enferma dans sa chambre. De ce jour, Rabbi Menahem Mendel ne parla plus à personne. Il vécut seul et, seul, il mourut.